

DISCUSSION

Éléments pour une synthèse sur les sigillées de Lezoux et de la Gaule centrale

Président de séance : H. VERTET

Hugues VERTET : Il me semble que ceux qui ont communiqué aujourd'hui, en écoutant leurs collègues, ont pu voir leurs recherches se compléter et de nouveaux horizons s'ouvrir. Une confrontation des points de vue peut donc être utile. Je voudrais tout de suite poser deux questions qui circulent dans la salle :

- peut-on préciser le sens de l'adjectif résiduel (céramique résiduelle) ?

- préciser également ce qu'on entend par une conversion du nombre des tessons en "équivalent vases" ; ces vases sont-ils certains, ou entiers, ou autre chose ?

Catherine GODARD : On considère comme matériel résiduel, par exemple dans un ensemble du milieu du III^{ème} s., les productions d'arétine ou de sigillée du sud de la Gaule ; mais, dans certains cas et pour certaines productions, les déterminations ne sont pas toujours aisées.

Jean-Jacques HATT : Dans mon ménage, on a des porcelaines peintes qui datent de l'époque de l'arrière grand-mère ; on dira alors que ce matériel est résiduel alors que l'on s'en sert toujours, en particulier pour servir le dessert quand on reçoit des invités.

Christlan VERNOU : Pour les productions de Lezoux, j'aurais aimé qu'on nous présente les productions moulées tardives. On a vu, pour les sigillées lisses, un peu toutes les époques ; pour les céramiques tardives à décor moulé de Lezoux, ne serait-il pas possible d'en parler un peu ? Est-il prévu d'en parler, par exemple, lors de la visite du Musée ?

Phillippe BET : Absolument pas, au Musée cela n'est pas possible. Mais, d'ici à demain, on peut garnir quelques vitrines, ici, en particulier avec les productions bien datées du milieu du III^{ème} s. et en présenter.

Armand DESBAT : Je reviens au problème du résiduel. Il y a, en effet, des objets qui sont présents dans des couches, sous forme de résidus, c'est-à-dire que ce sont des dépôts secondaires, ou tertiaires, ou encore plus ; on peut donc avoir des contextes où le matériel résiduel est largement majoritaire par rapport au matériel qui serait contemporain de la constitution de la couche ; on peut également avoir des objets qui se trouvent être encore utilisés alors que la production a cessé. Alors, tout en étant résiduels par rapport à la notion de production, ils sont toujours en usage. Ceci dit, on ne peut pas se fonder sur la présence de ces objets pour dater la production quand il s'agit, comme chez M. Hatt, de céramiques dont la production a cessé il y a un siècle. Il est clair que ces objets sont encore en usage mais sont résiduels par rapport à la chronologie des céramiques.

Michel PASQUALINI : Les limites de ce problème sont données par les connaissances que l'on a de la céramique. Et il est évident que plus on est dans une période où l'on connaît mal les céramiques, plus il y a d'incertitudes pour déterminer le matériel résiduel.

Hugues VERTET : Est-ce que les communications de M. Picon ont interféré avec les autres ?

Luc de FERAUDY : Je voudrais savoir si on a établi une relation entre le groupe d'ATEPOMARVS et les potiers repérés dans la ZAC de l'Enclos ?

Dominique MONTINERI : J'aimerais savoir si quelqu'un, ici, peut définir, justement, ce style. A-t-on déjà trouvé une estampille intradécorative d'ATEPOMARVS ?

Luc de FERAUDY : Je ne crois pas, effectivement, qu'il y ait d'estampille intradécorative. Les céramiques sont signées sur le fond, à l'intérieur.

Maurice PICON : Je voulais simplement dire qu'il y a quelque chose qui m'a surpris ce matin, à propos des potiers tibériens, et concernant justement ATEPOMARVS. Je me souviens que (il y a, hélas, pas loin de vingt ans), quand on se promenait au milieu des pommiers, sur le site d'ATEPOMARVS, on était frappé par l'abondance de formes du Service I. Et je ne sais pas si, en dehors de ce site, on en connaît beaucoup. Il y a, par conséquent, un problème qui se pose pour le Lezoux dit "tibérien". Est-ce que, réellement, le groupe de la route de Maringues est un petit groupe ou est-ce qu'il a, finalement, été peu étudié ? D'autre part, y-a-t'il beaucoup de Service I dans le "bourg-centre" ?

Phillippe BET : Pour le Service I, on a, essentiellement, la parcelle 1506 (en ville, ZAC de l'Enclos) où il y avait donc un four circulaire et un four rectangulaire qui ont fourni des productions assez précoces. Au sujet de la route de Maringues, il est vrai qu'il n'y a pas eu la même extension des fouilles que dans le centre-ville, mais c'est aussi un lieu qui a été très profondément labouré. Il y a eu la construction de multiples maisons dont on a suivi les travaux. Finalement, on a une vision assez comparable entre le groupe de la route de Maringues et le groupe de la rue Saint-Taurin. En revanche, pour le groupe de la route de Maringues, il semblerait qu'il y ait davantage d'ateliers de production de céramiques fines que dans le centre-ville.

Pour ATEPOMARVS, c'est un gros problème. Si on rassemblait tous les documents qui sont signés ATEPOMARVS dans le fond des 29, je pense que l'on serait surpris en comparant les décors.

Hugues VERTET : Il serait, peut-être, intéressant de faire des analyses d'argile -si vous n'en avez pas fait- sur ce qu'on appelle le site d'ATEPOMARVS (que Martin avait fouillé avant la guerre) et sur la ZAC de l'Enclos, pour voir s'il y a une différence de pâte.

Phillippe BET : Au point de vue des anecdotes, il y a la visite dont Hugues nous a fait l'amitié, il y a une semaine ou deux ; on lui a demandé de nous montrer le style d'ATEPOMARVS : il nous a montré du RVTENOS. Je pense qu'il faut vraiment reprendre toute la documentation que l'on a sur ce potier et faire un grand tri.

Bernard HOFMANN : C'est tout le problème des Drag. 29 de La Graufesenque. Au départ l'erreur a été commise par Knorr qui a étudié les potiers du 1^{er} s. et qui a considéré que le décor correspondait à ceux qui signaient à l'intérieur des Drag. 29. Pour cela, on n'a pas la certitude qu'ATEPOMARVS soit l'auteur du décor, donc le producteur du moule utilisé. Par contre, pour les Drag. 37, il n'y a pas de problème ; les signatures sont intradécoratives et ont été, nécessairement, apposées par le décorateur du moule. Mais pour les 29, qu'ils soient d'ATEPOMARVS, de RVTENOS, etc., et pour tous les 29 de La Graufesenque, c'est le même problème.

Phillippe BET : Si on prend un lot bien étudié par Hugues il y a quelques années, le potier TITOS, on trouvait sa signature dans le décor et parallèlement, dans le fond intérieur des 29, l'estampille d'un autre potier. Pour en revenir à un problème sur lequel je n'ai pu intervenir tout à l'heure, au sujet de la vente des moules : lorsqu'on cartographie les découvertes de tous les moules signés pour le 11^{ème} s. à Lezoux, on s'aperçoit très bien que nous avons des moules de CINNAMVS ou de PATERNVS quasiment dans tous les groupes d'ateliers de production, ce qui nous incite à penser qu'il y a eu vente de moules.

Hugues VERTET : On peut dire qu'il y a un transport de moules ; est-ce que vente implique un échange d'argent ? Sur ce point, il faut être très prudent.

Phillippe BET : Que ce soit troc ou vente, finalement, cela revient au même, non ?

Hugues VERTET : Je ne sais pas. Mais enfin, déjà à l'époque de Tibère, Lezoux envoie des moules jusqu'à Coulanges, c'est-à-dire à cent km.

Bernard HOFMANN : Je suis bien d'accord. C'est le moule signé qui compte. Pour Bellerive-sur-Allier, je me souviens de discussions avec le Dr. Vauthey qui n'admettait pas que les moules utilisés pour confectionner ses Drag. 37 provenaient de Lezoux ! D'ailleurs, quand on regardait les moules, ils étaient micacés, comme ceux de Lezoux.

Phillippe BET : Il y a un autre point sur lequel j'aimerais bien mettre l'accent : c'est l'importance de Lezoux pour la période pré-flaviennne. Jusqu'à présent, on ne relevait seulement que quelques dizaines de potiers, peut-être une trentaine, et quand on fait le décompte de toutes les estampilles trouvées à Lezoux, en trente années de fouilles, on s'aperçoit qu'il y avait cent quatre-vingt-dix producteurs de sigillées pour cette époque.

Christian VERNOU : Je vais quitter un peu le contexte de Lezoux et poser une question à M. Picon, puisqu'il a un peu étonné, ce matin, en disant qu'il n'y a pas de secret pour la sigillée et que c'est facile à fabriquer. Malgré cela, si c'est facile à fabriquer, et si d'autres régions en Gaule ont disposé d'une argile qui avait des qualités assez proches pour produire de la sigillée, pourquoi y-a-t'il des centres producteurs qui s'imposent en Gaule ? Y-a-t'il une législation ? Y-a-t'il quelque chose qui imposait des productions dans des centres et en interdisait dans d'autres ? Et je pense à la Saintonge, en particulier, qui a produit des céramiques importantes, tant en céramique commune qu'en céramique fine, ou plus tard, de la céramique dite "à l'éponge", on peut s'interroger sur le fait qu'il n'y ait pas eu de production de sigillées. Peut-être qu'il y avait des productions importantes ailleurs et qu'il n'y avait pas besoin d'en produire localement ?

Maurice PICON : Il me semble que ce n'est pas ce que je voulais dire ; je ne dis pas, d'ailleurs, que nous connaissons tout sur la sigillée, ni que nous savons produire la sigillée. J'ai dit simplement que, compte-tenu du très grand nombre d'ateliers connus, et il y en a quand même des centaines, on peut considérer que la fabrication de la sigillée était un secret de polichinelle. Maintenant, il faut bien remarquer qu'il y a de tout petits ateliers qui existent. Rien n'empêche, et cela va dans le sens de l'absence de secret, ou de particularités techniques extraordinaires pour cette fabrication, qu'il existe de tout petits ateliers qui ne sont jamais que des ateliers de villae ; mais justement, le problème intéressant est qu'au milieu de tous ces ateliers-là, il y en a quelques-uns qui prennent une très grande importance et je crois que le problème n'est pas technique mais économique et, d'une certaine façon, capitaliste ou financier, comme on veut. C'est un problème qui est incontestablement, à la base, économique ; il est relativement normal qu'il n'y ait qu'un petit nombre de centres de ce genre-là parce que, sinon, ils se feraient une concurrence effrénée. Donc je trouve normal qu'il y ait un certain nombre de tout petits centres, à peine connus -et, à mon avis, on en découvrira encore un très grand nombre (j'ai cité, à titre d'exemple, celui de Feurs)- à côté de quelques grands centres.

Il y a un point qui me paraît, aussi, très important : il faut réfléchir au problème de la localisation des ateliers. Il me semble, quand on regarde les ateliers grecs ou romains (jusqu'à l'époque de la sigillée), qu'ils sont localisés, je dirais, n'importe où, pour une clientèle locale, ou bien, pour les ateliers qui exportent, près des voies de communication, dans les ports, etc. La sigillée représente quelque chose de tout à fait différent, en ce sens que les ateliers sont localisés n'importe où. La chose qui devait être prioritaire n'est pas l'atelier lui-même, mais l'existence d'un circuit commercial. A partir du moment où un circuit commercial est important, la localisation de l'atelier est, d'une certaine façon, relativement secondaire. Je pense, finalement, que dans la création des ateliers de sigillée, c'est un système de distribution qui est probablement constitué en premier. On pourrait discuter la-dessus assez longtemps.

Il me semble, aussi, que la sigillée est un produit artificiellement cher. La distribution de la sigillée est différente, par exemple, de celle de la campanienne. La sigillée est chère, artificiellement, parce qu'elle ne correspond pas à une nécessité mais à une mode. Bien qu'étant une céramique qui utilise beaucoup de combustible et qui est difficile à fabriquer (c'est ce qui explique son prix), c'est la mode qui permet sa diffusion au loin. Ce qui est important, c'est le système qui diffuse et, finalement, peu l'atelier, qui peut être n'importe où.

Jean-Jacques HATT : Quand je faisais mon cours, à Strasbourg, sur l'époque gallo-romaine, j'avais fait un dépouillement, aussi complet que possible, du Corpus en ce qui concerne la répartition de la sigillée d'après les voies de communication. J'étais arrivé au résultat suivant : Lezoux exporte principalement par les voies d'eau et La

Graufesenque principalement par les routes. Et je pense qu'il y a, peut-être, une explication à cela parce que le principal débouché de La Graufesenque était, manifestement, la Germanie, où il y avait, le long des routes, un trafic massif et des mouvements de voitures destinés à l'armée romaine qui pouvaient être utilisés pour le transport des céramiques ; ce qui n'était pas vrai pour Lezoux.

Bernard LIOU : Il me semble qu'en ce qui concerne La Graufesenque et la Germanie, une voie de cheminement normale est, d'abord, une voie maritime, par Narbonne puis par Fos et le Rhône, etc., la grande voie fluviale nord-sud.

Jean-Jacques HATT : Le Rhône est assez difficile à remonter.

Bernard LIOU : Tout de même, tout le prouve : le matériel amphorique l'atteste, de même que tout ce qui vient du sud...

Jean-Jacques HATT : Je vous parle de la distribution d'après le Corpus et, d'après lui, ce sont les voies.

Bernard LIOU : Pour la distribution en direction du nord, il y a toutes les amphores d'Espagne qui remontent, par le Rhône, en direction de la Germanie et de la Bretagne. Je veux bien qu'il existe un très petit pourcentage (qui, à mon avis, ne peut être que très faible) de matériel qui transite par l'Atlantique, mais la grande voie de distribution est méditerranéenne ; et c'est donc le Rhône qu'il faut remonter. Et tout ce qu'on trouve au long de ce fleuve et le long de la Saône ensuite, et tout ce qu'on trouve sur le limes germanique et jusqu'en Bretagne, à mon avis, arrive par cette voie.

Jean-Jacques HATT : Oui, mais le Rhône était doublé par deux voies terrestres.

Alain FERDIERE : Je voulais demander à M. Picon s'il soupçonne, sans oser le dire, que le poids du négociant a été tel qu'il a du mal à influencer sur l'implantation des ateliers.

Maurice PICON : Oui, incontestablement, c'est ce que j'aurais tendance à croire. Et je pense, justement, que cet aspect est un peu aberrant, parce que : pourquoi La Graufesenque ? pourquoi Lezoux ? Ce n'est pas particulièrement bien situé. Mais ceci doit correspondre au fait que les voies commerciales préexistaient et que les négociants favorisent ou, du moins, développent et investissent dans des ateliers qui ont déjà, probablement, une certaine habitude de la fabrication de la céramique. Mais pourquoi tel atelier plutôt que tel autre ? Je crois que c'est le choix du négociant ou, du moins, je serais tenté de le croire.

Bernard HOFMANN : Pour répondre à M. Hatt, je crois, en ce qui concerne Lezoux, que cet atelier a loupé son entrée sur le marché, qu'il soit du Nord ou du Sud, quelles que soient les voies, à cause d'un manque de qualité. Il suffit de comparer, au Musée de Lezoux, la qualité de ce qui se faisait au 1^{er} s. à La Graufesenque et à Lezoux. Que s'est-il passé à la fin du 1^{er} s. ? Lezoux a révisé ses techniques de production et il y a eu, à ce moment-là -mais c'est aux gens de Lezoux de l'expliquer-, un redémarrage. Parce qu'à cette époque, à La Graufesenque et à Banassac, on constate des chutes de qualité ; c'est à cette même époque que correspond l'essor des potiers de Lezoux dans le nord-est. Le marché est perdu pour La Graufesenque et Lezoux s'est rabattu vers le nord de la France et la Grande-Bretagne, jusqu'à ce que Lezoux se mette à son tour, à la fin du 11^{ème} s., à refaire de la camelotte, sauf en ce qui concerne certaines formes, par exemple les formes ovoïdes incisées.

Jean-Jacques HATT : Il faudrait compléter l'inventaire du Corpus par les découvertes récentes. Ce serait certainement très instructif. L'état que je donnais datait de 1945.

Phillippe BET : Pour ce qui est de la qualité du 1^{er} s., D. Montineri a présenté ce matin, notamment, un calice signé RVTENOS qui présente un engobe non poreux et une pâte de meilleure qualité ; il faudrait voir, avec M. Picon, pourquoi cette production n'a pas été poursuivie.

Maurice PICON : Je dirais que les notions de qualité, dans l'Antiquité, sont des notions sur lesquelles je m'avancerai avec une extraordinaire prudence, parce que je ne suis pas du tout sûr que les qualités techniques que nous considérons comme essentielles aient vraiment été considérées comme quelque chose d'important. Je suis tenté de croire qu'il y a un certain goût du public, une certaine mode du public, que les négociants exploitent, et que finalement, dès qu'il y a un goût et mode, on est capable de vendre n'importe quoi. Je ne sais pas ce qu'en pense B. Liou.

Jean PITON : Pour la diffusion de Lezoux par rapport à La Graufesenque, à la fin 1^{er}/début 11^{ème} s., je pense que Lezoux n'avait jamais rivalisé avec La Graufesenque dans le Sud, à Arles ou dans le Languedoc. Les statistiques des dernières fouilles sur Arles donnent moins de 1% de tessons pour Lezoux, même pour le début du 11^{ème} s. La Graufesenque est toujours largement majoritaire.

Jean-Michel SAUGET : Je voulais revenir un peu en arrière, sur le choix des implantations des ateliers de potiers. Quand on regarde la Gaule centrale, ce qui est frappant, c'est de voir que ces ateliers, que ce soit Lezoux, Coulanges, Saint-Rémy-en-Rollat, sont systématiquement situés sur des terrasses intermédiaires, à mi-chemin entre les terrasses basses, qui sont des plaines si on peut dire, et les zones hautes, qui sont relativement délaissées parce que ce sont des terrains géologiquement pauvres (on y trouve du bois) ; c'est-à-dire que nous avons d'un côté les terrains avec des affleurements de marnes qui donnent l'argile et de l'autre les terrains moins riches qui donnent le bois. Ce sont des conditions assez intéressantes. D'autre part, nous avons toujours des fleuves ou rivières (Loire ou Allier) qui sont à proximité immédiate. Donc cela correspond, peut-être aussi, à des choix de terroirs.

Maurice PICON : Je vous répondrais que je suis tout à fait d'accord. Quand je dis que les ateliers sont implantés à des endroits bizarres, c'est par rapport à une carte générale de la France. A l'intérieur d'un terroir, ils obéissent à des raisons précises, à des raisons géologiques, à des raisons de couvert végétal, cela me paraît absolument sûr. Quand on prospecte à la recherche d'ateliers, c'est une des premières questions que l'on essaie de comprendre ; c'est-à-dire quelles logiques y-a-t'il dans une région aux implantations d'ateliers ; et il y a des logiques à ces implantations. Ce qui est beaucoup moins logique, c'est pourquoi telle région plutôt qu'une autre.

Jean-Michel SAUGET : Pour en revenir au problème de l'extraction de l'argile, abordé ce matin, je crois qu'il était assez net, sur le site de la ZAC de l'Enclos, dans la partie sud, juste derrière le Musée, dans les niveaux archéologiques en place, qu'on pouvait constater l'existence d'énormes fosses d'extraction qui avaient été remblayées, soit par percolation, soit par comblement plus ou moins naturel. Vous parliez, ce matin, éventuellement, d'un point d'extraction commun...

Maurice PICON : Pour le II^{ème} s., il me semble qu'il y a des points d'exploitation communs mais cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas d'autres. Il me semble, en tout cas, que sur certains sites, justement au centre du bourg, on a des argiles qui sont de même provenance ; par contre, il peut y avoir et, à mon avis il y a, autre chose. En tout cas, pour le I^{er} s., c'est moi qui pose la question : les fosses remblayées dont vous parliez sont de quelle époque ?

Jean-Michel SAUGET : Je crois que Philippe pourrait répondre.

Philippe BET : Jean-Michel parle de la parcelle 876. Il y a eu un remblaiement général pré-flavien. Je pense que tu parlais des études des deux géologues de la Direction.

Jean-Michel SAUGET : Voilà. Le problème qui se posait dans ce secteur, c'est que l'argile est présente de façon permanente, que ce soit les sables argileux ou l'argile sableuse, en fait la transition est très faible. Et, pratiquement, il semblerait que ce soit des argiles qui soient utilisables pour la poterie.

Maurice PICON : S'il s'agit du I^{er} s., je suis absolument persuadé qu'il y a de multiples points d'extraction ; cela paraît évident. Pour le II^{ème} s., il me semble qu'il y en a beaucoup moins et qu'en tout cas, il me paraît quasiment sûr que l'on trouve exactement les mêmes argiles, qui ont probablement même origine (encore que, comme je le disais ce matin, il faudrait reprendre les études puisqu'à l'époque on était pas bien outillé pour cela). Il me semble qu'il y a des points, fort éloignés les uns des autres à Lezoux, qui ont utilisé, au II^{ème} s., la même argile. Au I^{er} s., en tout cas, il y a une très grande variété, c'est incontestable, et à mon avis une variété encore beaucoup plus grande que celle que je connais.

Jean-Michel SAUGET : Je profite d'avoir le micro pour poser une question à Hugues. Est-ce que j'ai mal compris ou bien, ce matin, tu as parlé de bourg antique ?

Hugues VERTET : Ce que j'appelle le bourg antique, c'est le centre de Lezoux où s'est constitué le bourg mérovingien.

Jean-Michel SAUGET : Je te posais la question parce que, sur le plan archéologique, il faut reconnaître que nous n'avons pas beaucoup d'éléments qui permettent de dire que nous avons affaire à une agglomération, quelle qu'elle soit. Nous avons des ateliers de potiers, mais nous n'avons pas de structures d'habitat. Nous n'avons pas d'éléments archéologiques qui permettent d'aller dans un sens ou un autre.

Hugues VERTET : Je crois que si ; nous avons des indices d'habitat avec plusieurs éléments de murs.

Philippe BET : Et les quatre maisons fouillées en un siècle à Lezoux (deux dans le groupe de la route de Maringues et deux autres rue Saint-Taurin). C'est également dans le groupe de la rue Saint-Taurin que l'on a trouvé des éléments de colonne en marbre qui peuvent être un indice.

Bernard LIOU : Je reviens un petit peu en arrière et à ces questions d'exportation de céramiques. Je me jette à l'eau et vais vous confesser mon ignorance crasse et les lacunes de ma culture archéologique, mais je connais mieux, effectivement, ce qui concerne La Graufesenque que ce qui concerne Lezoux ; je connais les cartes de répartition des céramiques de La Graufesenque à travers le monde antique. Est-ce qu'il existe de pareilles cartes en ce qui concerne Lezoux et pourriez-vous m'en donner quelque idée ?

Lucien RIVET : C'est exactement la question que je me posais. Depuis plusieurs années, beaucoup de progrès sont faits dans les articles publiés sur les problèmes de style et les problèmes de chronologie pour Lezoux. Dans ces Actes, qui vont porter le millésime "Lezoux 1989", il n'y aura aucune carte de répartition et je crois que cela va vraiment beaucoup manquer. Oralement, les zones de diffusion de la sigillée de Lezoux doivent pouvoir être exprimées, mais cela ne remplace pas un document.

Hugues VERTET : Je pense que, si quelqu'un a écouté ce que j'ai dit ce matin, c'était un des projets et une des urgences auxquels il aurait fallu faire face, établir une carte de répartition de la découverte des objets venant de Lezoux ; mais nous avons toujours été très occupés par les fouilles d'urgence et ce vœux n'a jamais été réalisé.

Bernard LIOU : On trouve de La Graufesenque aux Indes, si je ne m'abuse ; trouve-t-on du Lezoux ?

Hugues VERTET : Non, pas à ma connaissance. On en trouve très peu en Méditerranée orientale, alors qu'on trouve de La Graufesenque (j'en ai trouvé dans les Iles grecques). A Athènes, j'ai regardé les collections de l'Ecole anglaise : il y a pas mal de La Graufesenque mais je n'ai pas trouvé de Lezoux. Lezoux a diffusé beaucoup plus vers le Grande-Bretagne, le limes germanique et l'Europe centrale (il me semble en avoir trouvé quelques morceaux en Bulgarie). Mais ce ne sont pas les mêmes dates. Une des raisons, sans doute, pour lesquelles La Graufesenque s'est arrêté, c'est que le marché espagnol s'est fermé avec la constitution d'ateliers, que la claire B s'est développée dans la vallée du Rhône, etc. Les marchés du sud étant occupés, Lezoux n'avait pas, non plus, tellement d'ouvertures de ce côté-là.

Robin P. SYMONDS : Si vous faites une carte de répartition, vous pourriez lui donner, en même temps, une forme quantitative montrant l'importance statistique de la sigillée de Lezoux dans les différentes régions de l'Empire.

Lucien RIVET : Il est vraisemblable que cette entreprise est impossible à réaliser dans les six mois qui viennent. C'est vrai que, par un système de flou artistique (avec des hachures plus ou moins espacées), il serait possible de montrer les régions qui ont été inondées et celles qui ne sont touchées que de façon anecdotique.

Hugues VERTET : En fait, on peut dire qu'il y a des études ponctuelles qui ont été faites, comme celle, par exemple, de Vanderhoeven, sur la sigillée de Lezoux que l'on trouve en Belgique. Il en existe en Suisse également.

Michel PASQUALINI : Qu'est-ce que H. Vertet appelle la fin de la production de La Graufesenque ?

Hugues VERTET : Lorsque j'ai parlé des ateliers de Lezoux, j'ai parlé des ateliers qui exportaient au loin. Je l'ai un peu précisé ce matin en disant qu'il y a des ateliers qui produisent pour un marché local ; je dirais qu'on peut appeler la fin de Lezoux, la fin de l'atelier qui exporte. Pour La Graufesenque, il me semble que la fin de production, en tant que centre d'exportation, se situe dans le I^{ère} s. Mais je me trompe peut-être ?

Michel PASQUALINI : C'est vrai que, finalement, certaines personnes, comme moi, se retrouvent ici avec une grande ignorance de tout ce qui se trouve dans le Nord, tout simplement parce que, en travaillant dans le Sud, on n'est pas confronté à ce type de céramique. Je voulais dire par là que Lezoux s'arrête d'exporter quand ? En avez-vous une idée parce que, pour les productions tardives, il y en a à La Graufesenque aux III^{ème} et IV^{ème} s. A Lezoux vous avez également ces productions tardives ; sont-elles encore diffusées ?

Hugues VERTET : Les céramiques noires sont produites en grandes quantités à Lezoux, au IV^{ème} s. : on le suppose parce que nous avons des stockages d'argile presque aussi grands que ceux du II^{ème} s., sans doute beaucoup trop importants pour le seul marché local ; mais on n'a pas fait d'étude de répartition de ces vases.

Michel PASQUALINI : Ce que disait M. Picon, tout à l'heure, était assez intéressant. Ce problème de commercialisation est quand même la base, le débouché évident et intéressant de l'étude de la céramique puisqu'il a une implication économique. Mais pour le Sud, par exemple, La Graufesenque ne disparaît pas parce que Lezoux continuerait à produire ; à mon avis, ce n'est pas du tout ça puisque les marchés préférentiels de La Graufesenque, dans le sud de la France et sur le pourtour méditerranéen, à partir du III^{ème} s., sont pris par d'autres céramiques, notamment celles d'Afrique du Nord et non par la céramique de Lezoux.

Hugues VERTET : C'est un peu le problème qu'avait posé Goudineau en disant : pourquoi Arezzo s'est-il arrêté ? On n'en sait rien, on constate. Et tout ce qu'on dit ne sont que des hypothèses.

Didier PRO : Je me sens un peu à l'étroit, ici, puisqu'on ne parle que du centre de la Gaule et nous, en Ile-de-France, nous sommes confrontés à d'énormes problèmes de datation et, également, pour faire le tri entre La Graufesenque, Lezoux et l'Argonne. Je voudrais proposer quelque chose : ne serait-il pas possible d'avoir une "poste restante" à Lezoux, un système de banque de données ; cela serait souhaitable, pour aider à ces tri, ne serait-ce qu'au niveau des estampilles. Nous avons beaucoup de céramique, dans la région de Melun, à Meaux, à Châteaubleau, etc.

Phillippe BET : Juste une remarque. Depuis un an que je suis à Lezoux à temps complet, j'essaie de répondre à toutes les demandes qui me sont adressées, aussi bien pour les lectures d'estampilles que pour des identifications de tessons.

George ROGERS : On a parlé de la distribution des sigillées de Lezoux. Grosso modo, cette distribution est assez bien connue : c'est, essentiellement, le centre et le nord de la Gaule, le limes germanique, les Iles britanniques et le Danube. Elle est presque totalement absente sur le littoral méditerranéen. Je peux citer, pour Fréjus, un vase dans le style de PATERNVS II (collection ancienne) et un autre avec une estampille de CINNAMI (fouilles récentes) ; à Nîmes, un vase non signé dans le style de BVTRIO ainsi qu'un vase décoré trajanique ; à Cimiez, un ALBVSIVS et, au Grau-du-Roi, un ou deux fragments. C'est à peu près tout ce que l'on a sur le littoral méditerranéen. A côté de cela, il y a quand même une distribution très curieuse dans l'est méditerranéen où on connaît pas mal de tessons, une vingtaine, à Antioche-sur-Oronte (ce qui est considérable, compte-tenu de la distance). Pourquoi Antioche ? Je vous propose une explication : c'est tout simplement parce que Howard Comfort était là et il connaissait bien la sigillée de Lezoux ! Je me demande combien d'autres tessons de Lezoux dorment dans des tiroirs, en Asie Mineure et en Grèce.

Phillippe BET : C'est sûr qu'il y a un problème pour l'identification des céramiques. Il n'y a pas très longtemps, au CDAV de Toulon, Michel Pasqualini m'a montré des sigillées ; il n'y avait qu'un plat de forme inédite signé CAMBVS FECIT trouvé par J.-M. Théveny. A Arles, j'avais vu deux vases du début du II^{ème} s.

Lucien RIVET : Je confirme et complète ce que disait G. Rogers, c'est-à-dire que sur le littoral méditerranéen, à l'est du Rhône, il y a très peu de sigillée de Lezoux. A Marseille, au Musée Borély, il y a, peut-être, une douzaine de pièces ; certaines proviennent, peut-être, de la fouille du bassin de carénage (F. Benoît), mais la plupart viennent d'achats (?) effectués sur Arles.

George ROGERS : Il y a aussi des moules.

Lucien RIVET : Oui, mais c'est le problème évident de la circulation, non antique, de fragments de moules...

Hugues VERTET : F. Benoît m'a montré des statuettes qui avaient été achetées à Toulon-sur-Allier et quelques fragments de sigillées qui venaient du centre de la Gaule, d'une collection particulière. Dans les réserves de l'Agora d'Athènes, moi qui connais un peu la céramique de Lezoux, je n'ai pas pu en reconnaître. Il y a un problème, aussi, qui est intéressant : celui des vases de Lezoux trouvés à La Graufesenque par A. Vernhet ; une espèce d'inversion des courants qui se fait au II^{ème} s.

Phillippe BET : Et, sans doute, pas seulement au II^{ème} s. ; à La Graufesenque j'ai vu des vases de MARCVS, un potier tardif qu'il faut absolument situer au III^{ème} s.

Bernard HOFMANN : C'est le même problème en Lozère ; il y a du Lezoux à côté de Banassac, au II^{ème} s., époque où Banassac entre en décadence.

Alain FERDIERE : Je reviens un peu sur les problèmes de chronologie car, notamment, on n'a pas vraiment répondu à la question posée, tout à l'heure, sur les productions tardives de Lezoux et sur la date où les exportations relativement lointaines s'interrompent. Je plaide, aussi, pour les archéologues qui travaillent dans le centre et le centre-est de la Gaule, où l'on n'a pas, comme à Lyon, les sigillées claires ou les luisantes pour dater les couches de ces époques-là. On a, vraisemblablement, des couches du III^{ème} s. que l'on est, dans l'état actuel des connaissances, incapables de différencier de celles du II^{ème} s. parce qu'on a pratiquement la même sigillée dans les unes et les autres. La question que je pose, à P. Bet ou à H. Vertet, est de savoir si, notamment pour la sigillée lisse (pour la

sigillée moulée, on risque d'en avoir des surmoulages qui peuvent faire penser à des productions tardives), il y a des formes typiques du III^{ème} s., et pas seulement du début du III^{ème} s. ou si on doit raisonner, avec un répertoire qui est, finalement, similaire à celui de la fin du II^{ème} s., sur des associations de formes, ou de disparition de certaines formes.

Phillippe BET : On a trouvé, sur la ZAC de l'Enclos, un habitat avec une couche d'incendie du milieu du III^{ème} s. ; cet incendie était bien daté par une série monétaire. Nous avons des Drag. 37, avec des styles comme celui des potiers CALETVS, MARCVS, etc. ; pour les autres types de céramique, c'est beaucoup plus la fréquence de certains types, comme le Déch. 72 ou le Drag. 45 qui, je crois, peuvent être un indice pour dire que c'est du III^{ème} s. Sinon, il y a quelques formes qu'on ne trouve pas au II^{ème} s. : c'est, par exemple, une petite coupelle, avec un décor excisé assez médiocre (de la forme no), qui peut être un fil conducteur. Mais, comme tu disais aussi, les productions qu'on date habituellement de la deuxième moitié du II^{ème} s. doivent déborder sur le III^{ème} s.

Alain FERDIERE : Il faudrait un répertoire des formes caractéristiques ou, du moins, des formes les plus courantes.

Phillippe BET : Mais ceci va être publié dans les Actes du congrès, à la fin de l'année. On va mettre toutes les formes que l'on trouve, du début du I^{er} s. jusqu'au III^{ème} s.

Bernard LIOU : Qui va se charger d'une bibliographie sur la céramique de Lezoux ?

Phillippe BET : Je trouve que, finalement, avec les moyens précaires que nous avons, nous faisons pas mal de choses et il ne faudrait pas trop nous en demander, pour l'instant ; sinon, on demande de l'aide.

Hugues VERTET : On n'a, pour ainsi dire, pas de fours avec des monnaies du III^{ème} s., sauf à Gueugnon où on a plusieurs tertres avec des monnaies du III^{ème} s.

Jean-Claude NOTET : Non, un seul ; mais ce four contenait beaucoup de monnaies (20 petits bronze de Tetricus) et on est dans la deuxième moitié III^{ème} s. Il y a tout lieu de penser que ces monnaies ont été mises dans ce four peu après son abandon, qu'elles ont été cachées même si, pour l'époque, elles n'ont pas beaucoup de valeur. Ce four est à canal et contenait un type de sigillée que j'aurais daté de la fin du II^{ème} s. ou du début du III^{ème} s. C'est la preuve que l'on a fabriqué, dans le Centre, tout au moins à Gueugnon, de la sigillée dans la deuxième moitié du III^{ème} s.

Hugues VERTET : Ce serait sans doute très intéressant que tu compares, avec P. Bet, les formes lisses que vous avez, pour voir s'il y a la même "ambiance" du III^{ème} s. R. Etienne me demandait comment on détermine les sigillées du III^{ème} s. de Lezoux ; j'ai été obligé de répondre, comme Philippe tout à l'heure, qu'on ne sait pas. On ne peut pas dire que, statistiquement, où on a trouvé quelques tessons, on peut déterminer que c'est du III^{ème} s.

Jean-Claude NOTET : Oui, c'est le problème du contexte parce que, dans les ateliers de potiers, je pense qu'à Lezoux c'est pareil qu'à Gueugnon, il y a eu des bouleversements et on trouve, dans la même couche archéologique, qui d'ailleurs ne dépasse pas, la plupart du temps, une vingtaine de cm. d'épaisseur, des monnaies qui vont des potins gaulois jusqu'aux monnaies du IV^{ème} s. Alors, c'est vrai que pour s'y reconnaître, on fait plus appel à une impression qu'à une datation absolue sauf, justement, dans le cas de ce four où c'est absolument incontestable. Mais j'ai entendu parler de Drag. 45 ; là, c'est un contexte parfait du III^{ème} s. et je pense que P.-H. Mitard ne dira pas le contraire, puisque Gueugnon a également été spécialisé dans la production des Drag. 45. L'an dernier d'ailleurs, ce n'est pas encore publié, on a encore découvert une douzaine de moules.

Maurice PICON : Je voulais revenir sur la question que posait M. Pasqualini : "quand se terminent les ateliers de La Graufesenque ?". Je n'ai pas l'intention de donner une réponse, à moins que Th. Martin ne puisse venir deux minutes ; je veux dire qu'il faut bien faire attention si l'on parle de "quand se terminent les ateliers de Lezoux ?" : C'est une question qui n'a pas de réponse, tout au moins à la période actuelle. Le problème n'est pas là. Le problème est de savoir quand on passe d'un système commercial à un autre, c'est-à-dire quand on passe d'un système commercial imposé à un système commercial de survie qui est celui, tout simplement, d'un potier qui produit, transporte des céramiques avec son âne, vend à la foire, etc. ; et, à mon avis, le seul élément de réponse serait, évidemment, d'avoir une très grosse carte de distribution ; mais étant donné qu'on ne l'a pas, le seul élément connu qui correspond à une transformation, sensiblement contemporaine de la transformation économique, c'est la transformation des fabrications. Il me semble que la sigillée, comme je le disais tout à l'heure, est une céramique qui ne peut se survivre, à moins qu'il ne s'agisse d'une petite production ; mais pour les grands ateliers, c'est une production qui ne peut se survivre que si elle est largement diffusée. On voit très vite, à Lezoux, que dans les productions qui semblent moins diffusées, on revient à des techniques beaucoup plus simples qui ne sont plus les techniques de la sigillée de tradition italique. On a la même chose à La Graufesenque. Vous faisiez allusion aux céramiques mal datées (à moins que les datations soient meilleures maintenant), qui sont fin II^{ème}, III^{ème} s., etc. ; elles sont quand même un peu diffusées, puisqu'on en trouve de temps en temps, mais elles n'ont plus rien à voir, du point de vue technique, avec les sigillées de la grande époque. Qu'il y ait, à ce moment-là, une survivance de l'atelier avec un autre type de commercialisation et de distribution qui peut être celui du potier, puisque les ateliers diffusent tout seuls, sans avoir besoin nécessairement d'un apport extérieur, cela n'a rien d'étonnant. Mais c'est le passage entre les deux que l'on peut appeler la "fin de l'atelier de La Graufesenque", la "fin de l'atelier de Lezoux", la fin d'un certain système économique à La Graufesenque ou à Lezoux. Il me semble qu'il faut poser le problème en ces termes.

André GAUDILLIERE : On parle beaucoup de sigillée mais je pense qu'à Lezoux on a du produire beaucoup de céramiques communes ; existe-t'il une typologie ?

Phillippe BET : J'ai pu vous présenter la typologie de la sigillée lisse ; pour la commune il faudra, peut-être, attendre un peu...